

TNS

Colosse

Spectacle d'Antoine Hespel, metteur en scène du Groupe 46 (3^e année), avec des élèves de son Groupe et une élève metteuse en scène du Groupe 47 (2^e année).

Texte et dramaturgie

Marion Stenton

Mise en scène

Antoine Hespel

Avec

Gulliver Hecq

Antoine Hespel

Simon Jacquard

Aurore Lévy

Joséphine Linel-Delmas

Pauline Vallé

Sefa Yeboah

Dates

Judi 17 mars au samedi 19 mars 2022

Horaires

Tous les jours à 19h

Sauf le samedi 18 mars à 15h

Durée

3h30 avec entracte

Salle

Gignoux

Entrée libre sur réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr

Spectacle de l'École du TNS

Dossier de presse | 21-22

© Jean-Louis Fernandez

Contacts

TNS | Margaux Dulongcourty

03 88 24 88 40 | 07 85 74 42 10 | presse@tns.fr

Paris | Anita Le Van

01 42 81 25 39 | 06 20 55 35 24 | info@alv-communication.com

[#EcoleDuTNS](https://twitter.com/EcoleDuTNS) [#Colosse](https://twitter.com/Colosse) [#TNS2122](https://twitter.com/TNS2122)

TNS

 Théâtre National de Strasbourg

1 avenue de la Marseillaise 67000 Strasbourg | 03 88 24 88 00 | Tarifs de 6 € à 30€ | Billetterie 03 88 24 88 24 | tns.fr

[@TNS_TheatrStras](https://twitter.com/TNS_TheatrStras) | [TNS.Theatre.National.Strasbourg](https://facebook.com/TNS.Theatre.National.Strasbourg) | [TNSStrasbourg](https://instagram.com/TNSStrasbourg) | [TNS](https://youtube.com/TNS) | [tns_strasbourg](https://soundcloud.com/tns_strasbourg)

Colosse aurait dû être présenté au public en mai 2021 à l'issue de six semaines de répétitions et lorsque les élèves étaient encore en 2^e année. La crise sanitaire a contraint le TNS à l'annulation des représentations. Le TNS et son École sont heureux de donner l'occasion de découvrir ce spectacle un peu moins d'un an plus tard.

Une porte est restée ouverte sur la rue toute une nuit, la boutique est vide, et l'homme qui la tenait n'y est plus. Ils sont cinq. Ils refusent la tranquillité de cette disparition, le silence de l'immeuble, le fracas sourd et acharné des passants, le martellement des trottoirs. Ils s'appellent Isah, Oran, Leib, Rod, Yom. Ils veulent soulever la ville. Ils suivent les lignes de failles, cherchent une brèche, une fragilité dans l'ossature, une encoche par où tordre la mâchoire, qu'elle s'ouvre, qu'elle rende les hommes et les femmes qui y disparaissent. Ils sont en colère, et plein de joie, et ils sont idiots, aussi, parfois. Ils fouillent la boutique et la chambre, s'obstinent, se dressent contre l'oubli, cherchent avec tout leur corps une trace. Dans la chambre, Isah trouve des lettres, une même écriture, les adresses dispersées dans toute la ville. En cherchant les destinataires, ils rencontrent des habitants, d'autres histoires, des vies parallèles. Le périple dans la ville se transforme, dégénère. Le cortège d'une manifestation les avale, des danseurs les entraînent dans une fête au bord de l'eau, ils croient voir le visage de l'homme, son œil attaché à eux. De Angelo, policier chargé de la recherche du disparu, parcourt comme eux la ville. Dans un mouvement de colère désespérée, les cinq lui rendent les lettres, puis retournent à l'appartement de l'homme. Là, sur l'écran de l'ordinateur, un itinéraire tracé en streetview mène à un local abandonné, les restes d'une librairie incendiée. Et le feu reprend. Les livres brûlent. Tombent. Dans les reflets de la vitrine, une femme et un enfant s'échappent des flammes.

Générique

Spectacle d'Antoine Hespel, metteur en scène du Groupe 46 (3^e année), avec des élèves de son Groupe et une élève metteuse en scène du Groupe 47 (2^e année).

Texte et dramaturgie
Marion Stenton

Mise en scène
Antoine Hespel

Assistanat à la mise en scène
Mathilde Waeber (Groupe 47)

Avec
Sefa Yeboah *Leib*
Gulliver Hecq *Yom*
Antoine Hespel *De Angelo*
Simon Jacquard *Oran*
Aurore Lévy *Isah*
Joséphine Linel-Delmas *Marguerite,*
Gaby, Rouge et Nadir
Pauline Vallé *Rod*

Scénographie
Dimitri Lenin

Costumes
Ninon Le Chevalier

Création lumière et régie
Jessica Maneveau

Création son et régie
Foucault de Malet

Régie générale et plateau
Zoé Robert

Suivi pédagogique
Véronique Timsit

Dates et horaires
Jedi 17 mars au samedi 19 mars 2022

Horaires
Tous les jours à 19h
Sauf le samedi 19 mars à 15h

Durée
3h30 avec entracte

Salle
Gignoux

Les décors et les costumes ont été réalisés par les ateliers du TNS avec la participation des élèves scénographes et régisseur-se-s

Tous les services du théâtre ont travaillé aux côtés des élèves (équipes École, techniques, communication, relations avec les publics, accueil, presse...).

« C'est cette vérité directe, palpable que j'ai voulu propulser sur le plateau. Interroger la distance entre les rêves dans la salle, et le monde dehors. »

Antoine Hespel

Note d'intention

Tout part de la ville. Ses couches et sous-couches, ses secrets, son intimité et sa brutalité. J'ai erré souvent dans la ville, à la recherche de ses histoires, petites et grandes, et j'en ai trouvées parfois. Je m'y suis attaché, à ces petites histoires, les vies des gens qu'on croise et qu'on oublie. Mais ces histoires qui composent le monde, ces histoires de mon monde, je ne les voyais pas, ne les entendais pas au théâtre. Il me manquait les mots de la rue. La vérité absolue des routes que je foulais.

C'est cette vérité directe, palpable que j'ai voulu propulser sur le plateau. Interroger la distance entre les rêves dans la salle, et le monde dehors.

Composer un spectacle qui soit à l'écoute de la ville et de ses mouvements. Qui la fasse passer à travers nos filtres, nos corps, nos voix pour transmettre les vibrations qui en résultent.

J'ai fait part de ces intentions à Marion. Tout de suite, elle m'a entendu, compris, alimenté. Elle a apporté à cette envie ses sensations de la ville et son écoute, différentes mais complémentaires. Et puis surtout, elle m'a offert sa plume.

Il était donc temps de récolter des histoires. Nous sommes allé-e-s glaner au hasard dans Strasbourg, avec d'abord l'écoute comme seul objectif. Nous nous sommes laissé-e-s porter par les vies de celles et ceux qui nous les ont livrées. Mais aussi par les murs, les courbes, les angles, les odeurs, les matières, les lumières. Nous construisions ensemble les mots, l'espace, la temporalité du spectacle, au rythme de Strasbourg.

Des récits de Claude, Mohammed, Onwen, Alexia, Gaby, Baptiste, Antoine, Marion et du bouquiniste, nous avons composé ceux d'Isah, Yom, Rod, Leib, Oran, De Angelo, Marguerite, Gaby, Rouge, et Nadir.

Colosse, c'est l'explosion de leur rencontre, qui divise la ville qui les divise

Colosse, c'est la lave de leurs frénésies qui s'empare des façades

Colosse, c'est les gouttes de leur transpiration, à escalader les murs, à courir derrière un manque

Colosse, c'est un échange de regards entre deux inconnu-e-s dans la rue, et tout ce qui peut s'y trouver, dans ce regard ou dans cette rue

Colosse est une fiction qui traite la vérité. La vraie. Celle des pavés, du goudron et du grès.

Antoine Hespel

Élève metteur en scène

Le 1^{er} mars 2021



© Jean-Louis Fernandez

«J'ai erré souvent dans la ville, à la recherche de ses histoires, petites et grandes et j'en ai trouvé parfois. C'est cette vérité directe, palpable que j'ai voulu propulser sur le plateau. Composer un spectacle qui soit à l'écoute de la ville et de ses mouvements. J'ai fait part de ces intentions à Marion. Tout de suite, elle m'a entendu, compris, alimenté. [...]»

Antoine Hespel

Extrait du texte

1. « place de la grande boucherie »

Une patrouille de police

De Angelo Celui-là après sa guerre il aurait fallu lui dérouler un tapis rouge. Je l'avais amené à la prison, il se laissait faire, un somnambule. Il est lent. Seulement il s'en tire, et il trouve toujours d'autres histoires. Et des noms. Et il vit comme ça. Avec des noms qui lui appartiennent pas. Il est fort. Il a pas honte.

J'ai du temps. Je ne suis pas inquiet. Vaut mieux qu'ils pensent qu'il est mort. Je cherche toujours la première morte. Rose Darl. Au mois d'avril. Le 18, aux environs de 21h. On l'appelle comme ça. Il vaudrait mieux pour elle. « La morte ». Sept ans que je la cherche. Tu verras.

La ville ne change pas. Tu découvriras qu'elle ne change pas.

Ça effraie, au départ, à quel point elle est fixe, elle est dure. Et ils parlent de l'adapter, de mieux réunir, de nous harmoniser. Non. La ville ne change pas. Pas dans son cœur. Elle prend, elle continue à prendre. Et c'est pour ça qu'on a du temps. Tu dois la suivre. Ta peur ne change rien. Tu verras que plus tu la regardes, moins tu la connais. Il faut fermer les yeux. Ce sont les mêmes crimes. Des mains pour aplatir des bouches. Et derrière les yeux quelque chose de trop vaste. Par rapport à leurs bras. Par rapport à leur taille.

Au début, tu les suis, et tu crois que tu vas crever étouffé par l'air. Au début tu en rêves. Tu les poursuis surtout la nuit. Le jour encore, tu penses « travail ». Tu comptes, tu cherches toutes les preuves du mal, tu veux les dire, tu crois que tu vas les dire. Elle, la ville, tu penses qu'elle est la société, et que c'est ça que tu protèges. Tu dis qu'elle range, qu'elle organise, que toi, tu la gardes.

Elle n'est pas la société. Ne cherche pas à entrer, dans les maisons non plus, ce n'est pas la société. A l'intérieur, non, tu n'entres pas, tu n'entres jamais pour de vrai. Ils se débattent en emportant leurs tables, en abîmant leurs meubles. Ils croient qu'il ne faut pas montrer ça dehors, ça, alors que c'est toujours dehors. C'est contre le mur. Dans les maisons qu'ils ont fui, personne ne range derrière, la pièce sera en désordre pour les prochains à entrer. Dans la rue les traces ne restent pas. L'ombre avale tout et les chiens lècheront les trottoirs.

Non. Les maisons ne sont pas la société. On ne veut plus avoir la mort dans nos maisons. Mais on veut bien la regarder depuis les fenêtres, penchés, allongés aux fenêtres. On veut bien regarder passer le cortège et espérer que ça explose. Qu'au milieu de la route, ça s'ouvre, ça se batte, qu'on nous appelle, qu'il y ait du bruit, plus de bruit, des bottes, des chutes, des poings, des chocs, et qu'on écarte et qu'on étrangle et qu'on impose un monument au milieu de ce bruit. Un silence.

Un silence convenablement adapté aux niveaux de la peur. Un silence rassembleur. Pour la foule.

C'est elle qui s'arrête.

Ne te trompe pas, la foule n'est pas la société non plus. La foule peut disparaître. Éclatée en petits morceaux, écrasée, disparaître. Facile. Tu peux tirer, elle renaît, toujours, se refait, encore. Ça ne marque pas, ça passe dans la nuit, une traversée de frontières, ça rampe, ça gémit, mais ça passe, elle passe, elle s'oublie, c'est déjà fini.

Fais attention. Il y en a qui sont absolument hors de la foule.

Eux, en partant, leurs corps sont traînés dans la ville, le tour de la ville, dans la poussière, et là, eux, eux laissent leur marque, tout le long de leur dernier passage, eux avec leur gorge encore ouverte, des bouts déchirés d'eux dans toutes les rues tu les reconnais ils ont traîné toute leur chair et l'ont accroché là et ils te crèvent les yeux et nous crèvent les yeux à nous et nous nous devenons nous ceux qui l'ont perdu Version du 5 février 2021 on les a laissé être traînés dans les rues les voitures qui roulent encore leur roulent dessus et leur honte leur honte qu'on a voulu nous fait à présent des barres dans les yeux alors que plus personne ne se souvient de leur nom des choses qu'on ne veut pas voir qu'on ne doit pas voir leurs corps traînés dans toute la ville et pas de tombe pour ces corps là non des fosses communes et nous nous devons crever les yeux à tous ceux qui passent pour qu'ils oublient eux aussi qu'il y a eu

Et qu'ils retournent à elle la ville. Leur travail.

qu'il n'y ait pas de sang fais vite qu'il soit attaché joue contre le mur mais ne laisse pas de

Notre travail.

Avant, il y avait une sorte de gloire. Évidemment, les mêmes erreurs qu'aujourd'hui, mais une sorte de gloire quand même. Et une stupeur, devant nous. ça chantait bien sûr, mais ça reculait toujours, ça ne chantait pas dans nos gueules, les caméras s'approchaient pas comme ça, pour nous montrer, nos gueules. au bord de moi, juste au bord. Mon père. Il n'avait pas besoin de parler. Et on ne lui parlait pas. Je voulais comme lui moi, être comme lui. Me battre et faire quelque chose contre le mal.

Tu connais cette ville ?

On dit que le peuple habitué à la beauté dehors est plus calme. Face aux beaux paysages, il est plus doux.

Nous on était. Dès le départ. Habités à la mort.



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez

Immersion en images

Scénographie de Dimitri Lenin et costumes de Ninon Le Chevalier, élèves en section Scénographie-Costumes (Groupe 46)



Les inspirations

« Mais aujourd’hui encore, je ne vois pas ce que l’inutilité ôte à ma révolte, et je sens bien ce qu’elle lui ajoute »

L’Été, Albert Camus

« Prends garde : tout s’affaiblit, tout disparaît. De nous, il faut que quelque chose reste... Mais cela ne fait rien : tu prendras un autre nom : quel nom veux-tu que je te dise, c’est très important. Il faut que ce soit un peu le nom du feu, puisque c’est toujours le feu qui revient quand il s’agit de toi. »

Nadja, André Breton



© Mark Cohen

Lettre de Marion Stenton à l'équipe de création

Chère équipe,

D'abord, vous dire que je suis très heureuse de commencer ce travail et d'embarquer pour ce grand voyage avec vous. Je voulais vous écrire, vous dire quelques mots sur le texte que vous avez reçu. J'ai conscience qu'il va peut-être vous paraître labyrinthique, inabouti, et c'est vrai, c'est le cas : c'est un champ de guerre, un texte encore troué, c'est un squelette à réarticuler, les premiers bégaiements, la première contraction d'un corps à construire.

Vous le savez, tout part de la ville, comment on l'habite, les traces qu'elle laisse sur nous, les traces qu'on y laisse, nous. On a voulu inventer. On s'est dit, avoir notre âge et ne pas vouloir inventer, c'est ne pas avoir de cœur. Antoine est allé rencontrer les habitants de la ville. Il fallait inventer un théâtre qui résiste. Il fallait se mettre à l'écoute des secousses souterraines, faire une sismographie de notre présent. Je lui ai proposé d'écrire. On voulait dé-normaliser. mettre en procès, la langue elle aussi, la culture infernale, tordre les traits des statues, faire un contre-héritage du théâtre, trouver le courage de ne pas tout comprendre et tout expliquer, rêver à une forme joyeuse et turbulente, et contre le temps fructifiable opportunément offert, rêver à une vision du théâtre qui ne peut être que celle de corps qui se plient, bêchent pour trouver une racine, et la matière de Strasbourg est devenue celle d'une quête, elle s'est étirée en une épopée urbaine, cinq personnages arpentent la ville à la recherche d'un disparu, ils suivent les lignes de fracture, racontent la ville par les endroits où elle s'est brisée, les fissures, les fendillements.

Les entretiens ont commencé en juin, Antoine s'est mis à arpenter Strasbourg en long et en large, et il y a eu une rencontre en particulier, avec mon voisin d'immeuble, qui a été pour moi le vrai « big bang », la naissance de l'univers avec toutes les planètes qui se retrouvent, recoupées dans son histoire. Et c'est dans l'euphorie de cette rencontre que l'idée de cet homme qui change d'identité et disparaît dans la ville, de ses itinéraires réels et virtuels dans les rues, est née, et que j'ai foncé dire à Antoine : d'ici le 31 juillet, je te propose d'écrire cette histoire, une première version, ce à quoi il a acquiescé, avec sa confiance tranquille. Voilà comment ça a débuté, *COLOSSE*.

Alors juillet s'est passé dans les enregistrements qu'avaient fait Antoine d'Onwen, Claude, Baptiste, Marion, Alexia. J'ai écouté chaque entretien en rêvant à leurs vies, en imaginant leurs visages, leurs manières de bouger les mains. J'ai eu des élans d'amour énormes, des élans d'énerverment aussi, d'impatience, des envies de leur répondre. Et la voix d'Antoine guidait le tout et me guidait aussi, ses questions me faisaient écrire comme si j'y répondais moi aussi, un peu à leur place. Antoine, tu vas reconnaître des choses dans l'écriture, des sujets que vous avez abordés, des choses que tu as dites sur toi aussi. Et puis l'incendie, ton incendie, celui de ta rue à Bruxelles, qui clôt le texte, le retour à l'enfant qui vit le feu, la confluence soudaine du passé et du présent dans un endroit de la rue. Cette chaleur qui se promène dans le texte, c'est celle-là, que j'imagine, un incendie qui n'a jamais quitté le personnage, peut-être la première fois qu'il s'est dit cette phrase que Mohammed disait, « il faut vivre ». J'ai écouté chaque interview une

fois, et je n'ai pas ré-écouté Gaby et Mohammed, que j'avais rencontrés et interrogés avant de partir. Je suis restée à baigner dans leur souvenir.

Les personnages portent pour l'instant ces noms là parce que je n'arrivais pas à leur donner des noms « normés », ça ne collait pas, et ce sont ces noms-là qui sont venus, qui ne préjugent ni du masculin ni du féminin, ni d'une identité européenne ou non. C'est un groupe de jeunes gens, un gang qui se forme au hasard le jour de la disparition de l'homme. Je n'ai pas eu besoin de savoir qui ils/elles étaient ni de connaître vraiment leurs liens en écrivant, ils étaient là, s'étaient présenté-e-s là, des sortes de révolté-e-s de l'oubli, des grands enfants qui portent leurs propres disparus sur le dos en en cherchant un autre.

Isah, Oran, Rod, Yom, Leib, je crois que je les vois comme une bande de travailleur-se-s, j'imagine des gens qui travaillent la terre, ou la mer, ou dans une mine, qui creusent sans relâche ou percent des murs, leurs cris pour se parler par-dessus le bruit des machines et les corps qui ne s'arrêtent pas, qui tournent, mais tout ça transposé, et c'est dans la ville, et à la recherche d'un homme, toujours cette bande de travailleurs, toujours ces corps qui s'acharnent, mais cette fois pour ne pas permettre qu'un homme disparaisse sans raison. Et dans leur travail, dans leur acharnement dans la chaleur, les rencontres avec des réalités de l'existence urbaine avec des gens seuls dans leurs appartements, qui ressassent leur passé, leurs regrets, leurs rêves. La forme oscille donc entre parole directe et parole du récit, elle reste en boucle parfois, se scande, se dévale, s'interrompt et se reprend. C'est de la déambulation, parfois de la course.

Une dernière chose : la raison de la disparition de l'homme n'a pas été importante pour écrire. Je suis restée dans l'étrangeté de cette situation. On projette ce qu'on veut dessus. Pour l'instant c'est vrai que l'invraisemblable me plaît. C'est la différence que je fais entre « réaliste » et « réel ». Cette histoire n'a rien de réaliste, ce type qui prend les identités de plusieurs personnes dans Strasbourg, qui écrit des lettres pour eux mais en réalité seulement pour lui, où il re-raconte la vie des identités qu'il vole, c'est complètement irréaliste, mais c'est réel, construit dans du réel, ça découle des entretiens, et ça attend de rencontrer vos réels, vous, vos pulsations, vivre ailleurs, dans vos voix.

J'espère que vous passez toutes et tous un beau mois d'août,

J'ai hâte de vous retrouver,

Je vous embrasse bien fort,

Marion, le 31 juillet 2020 à Toulouse



© Jean-Louis Fernandez



© Jean-Louis Fernandez

PROCHAINS RENDEZ-VOUS PUBLICS AVEC L'ÉCOLE DU TNS

Entrée libre

Réservation obligatoire
au 03 88 24 88 00 ou sur tns.fr
(ouverture des réservations 1 mois avant l'événement)

GROUPE 47

FAUST / FAUSTIN & OUT

Texte Goethe, Elfriede Jelinek

Mise en scène Ivan Marquez, élève metteur en scène

26 | 30 avril

Hall Grüber

SALLINGER

De Bernard-Marie Koltès

Mise en scène Mathilde Waeber

26 | 30 avril

Studio Jean-Pierre Vincent (Espace Grüber)

DANS LE MÊME TEMPS À L'AFFICHE DU TNS

LES FRÈRES KARAMAZOV

D'après Fédor Dostoïevski

Mise en scène Sylvain Creuzevault

11 | 19 mars

Salle Koltès